Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 60 (1922)
Heft: 16

Artikel: Adam dans le pétrin : fantaisie communiquée par un vieil abonné
Autor: F.W.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-217160

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

aujourd'hui, ne seraient point déplacées dans certains milieux. Lisons plutôt :

« Je vous ai commandé et vous commande encore, que vous ne travailliez point le dimanche, mais que vous alliez dévotement au temple et d'y prier avec dévotion de face et modestie d'habit.

» Que vous ne devez porter aucune chevelure étrange, ni perruque pour vous enorgueillir; que vous devez faire part de vos richesses aux pauvres et croire que cette lettre est dictée par Dieu et adressée à nous par Jésus-Christ, afin que vous ne viviez pas comme des bêtes brutes; vous avez six jours de la semaine pour faire votre travail, mais vous me devez sanctifier le jour du dimanche, et si vous ne me sanctifiez pas, j'enverrai sur la terre, la guerre, la peste, la famine, avec d'autres tourments pour vous châtier, afin de vous faire vivement sentir vos torts et mon indignation.

» Je vous ordonne de ne point travailler trop tard le samedi soir, et que chacun de vous, jeunes et vieux, vous rendiez de bon matin au temple pour confesser vos péchés à Dieu, afin d'en obtenir le pardon.

» Ne souhaitez ni or ni argent, ne soyez point orgueilleux, ne convoitez pas la chair par des passions désordonnées et ne vous servez jamais d'aucune fraude. Sachez que je suis l'auteur de toutes choses et qu'ainsi je puis les détruire. Ne parlez point mal les uns des autres, et si votre prochain s'appauvrit, ne vous en réjouissez pas, mais ayez plutôt compassion de lui. Vous, enfants, honorez vos pères et vos mères, afin que bien vous en arrive.

» Celui qui ne croira pas à ces choses, ni ne les mettra en pratique est perdu et damné; Jésus-Christ l'a écrit de sa propre main. Que celui qui, possédant cette lettre, ne la communique pas à d'autres et ne met pas lui-même son contenu en pratique, soit anathème par l'Eglise de Christ et abandonné de ma puissante main.

» Cette lettre peut être copiée par chacun. Si vos péchés surmontent le sable de la mer, ou l'herbe des champs, ils vous seront pourtant pardonnés si vous croyez à ce que cette lettre dit. Au Jour du Jugement je vous interrogerai sur vos péchés, malheur à vous si vous ne pouvez me répondre un seul mot ».

Comme genre de littérature, ce singulier message ressemble assez à celui que reçut, en 1734, le ministre de Vufflens-le-Château et dont nous avons publié le texte, d'après une mauvaise copie, dans le *Conteur* des 30 juillet et 6 août 1921.

Cet exemplaire, le seul que nous connaissions alors, n'est remarquable que par les erreurs de lecture qu'il renferme, ainsi que par les fautes d'orthographe dont il est émaillé. En outre, on ne compte plus les omissions révélées par la comparaison de ce duplicata avec les copies qui nous ont été signalées ultérieurement. De toutes façons, Jean-Gabriel Roy est un illettré ou un copiste extraordinairement négligeant. Sous sa plume maladroite, des suppressions intempestives de texte rendent, parfois, certaines phrases absolument inintelligibles. C'est, par exemple, celle-ci : les Tares qui extermineront cette fausse chrétienneté...; il fallait lire les *Turcs*... Pour lui, les noms de *Randen, Emblans* et *Oront,* que nous lisons dans un autre manuscrit, deviennent *Restent, Embdon* et *Glogon.*

Au surplus, il a supprimé le préambule et la fin qui avaient leur importance; or, voici le texte de l'un et de l'autre d'après le manuscrit dit de Villette :

« Copie de la lettre particulière qui a été adressée à Monsieur David, ministre à Vufflens, par Monsieur Randen, ministre de la Parole de Dieu, à Emblancs, dans la principauté de Porrentruy, le 7 novembre 1734.

. . . . . .

» Arrivé le premier Dimanche de la Toussaint, de l'année 1734.

» Votre très humble serviteur,

» Signé : Renden, ministre de la Parole de Dieu, pasteur à Emblans, qui est une Eglise Réformée dans la principauté du Porrentruy, qui aussi bien que celle de Sainte-Marie-aux Mines, dépend de LL. EE. de Berne ».

A propos de ces curieux documents, on lira peut-être avec intérêt ce qu'en a écrit M. le professeur Vuillieumier, de Lausanne, à qui ils avaient été communiqués; on sait qu'en matière d'histoire ecclésiastique vaudoise, spécialement depuis la Réforme, son opinion fait autorité :

« La lettre céleste de 1721 rappelle les oracles que certains illuminés d'Allemagne, comme le fameux perruquier de Nuremberg, Jean Feunhardt, disaient avoir reçus d'En-Haut, et qu'une partie de nos piétistes vaudois, François Magny par exemple, prenaient pour parole d'Evangile.

» Quant à la vision du vieillard (ange ?), que raconte la lettre de 1734, le pasteur à qui cette lettre était adressée est connu. François-Emanuel *David* fut, en effet, pasteur à Vufflens-le-Château, de 1724 à 1764, année de sa mort. Il dut être un excellent serviteur de Dieu, car c'est à son instigation qu'a été construit le temple actuel de Vallorbe, où il était pasteur auparavant. Par ses soins, atteste le procès-verbal de la Classe d'Yverdon, *l'ivrognerie a été chassée de Vallorbe.* Par les actes de la Classe de Lausanne, on voit qu'il était soupçonné de piétisme; c'est pour cette raison que la dite Classe refusa de sanctionner un projet d'échange, qui aurait trop rapproché le ministre David de Vevey, alors le siège, grâce à Magny susmentionné, d'un conventicule de piétistes qui inquiétait fort le Consistoire de cette ville.

» Mais pour ce qui est de l'auteur de la lettre, ce pasteur Randen (?), il est absolument inconnu. On n'a pas non plus connaissance, dans l'ancienne principauté de Porrentruy, d'une paroisse du nom d'Emblans. A moins que ce village n'ait disparu depuis lors, il doit y avoir là une faute de copie ou de lecture.

» Quant à l'Eglise de Sainte-Marie-aux Mines, elle se trouve en Alsace, en non dans le territoire bernois actuel. Au reste, le dit pasteur semble, au moment de sa vision, s'être trouvé dans un état pathologique très particulier, puisque, de retour chez lui, il dut s'aliter pendant plusieurs semaines ».

Pour l'histoire du piétisme romand, il serait intéressant de pouvoir se rendre compte dans quelles proportions et dans quelles régions du Pays de Vaud de semblables « messages » ont été répandus, et surtout quels furent les effets de cette diffusion. Pour le moment, nous ne connaissons que trois exemplaires du récit de l'apparition d'Emblans, et deux de ces derniers contiennent encore le texte de la lettre céleste de Rambourg.

Le premier est la copie faite par Jean-Gabriel Roy, en 1797, et publiée par nos soins l'année dernière. Comme nous l'avons dit, celle-ci appartient à M. le syndic de Premier.

Le second est le double, exécuté vers 1848, par Louis Gauthey, d'après l'original, une sorte de circulaire imprimée ou manuscrite (nous ne pouvons préciser exactement ce détail) qu'il aurait eue entre les mains.

Quant au troisième exemplaire dit de Villette, il a une origine des plus curieuses. La copie que nous en possédons avait été « faite à Cully le 15 janvier 1896 », par une demoiselle Duboux, d'après un parchemin découvert dans les papiers d'Adolphe Duboux-Davel, son père, qui le tenait d'une nommée Rosalie Girard, de Savigny. Celle-ci, qui en avait fait un double le 25 janvier 1884, aurait reçu l'original en don d'une dame Bovard-Duboux, « laquelle l'avait trouvé scellé dans un mur de sa maison, et découvert ensuite par l'écho et par hasard ». Décidément, cette découverte tient du miracle.

En existe-t-il d'autres exemplaires ? Nous serions reconnaissant aux lecteurs qui voudraient avoir l'obligeance de nous signaler ceux qu'ils pourraient connaître.

F.-Raoul Campiche, archiviste.

C'EST L'HEURE...

Mon cœur aurait assez de peine pour gémir,
Peut-être assez de mots pour exprimer sa pein
Mais pourquoi s'attacher à ce qui fait souffrir
Parlons plutôt d'amour, car mon âme en e
[plein
Laissons notre douleur s'effacer un moment,
Chasse enfin cet ennui sous lequel ton front pl
Et rêve sans penser à notre éloignement,
Sans te faire envahir par la mélancolie.
[ces
C'est l'heure où les vains bruits de la foule o
Où la fuite du temps nous trouble davantag
Où l'on devine mieux si l'on est délaissé;
C'est l'heure où les oiseaux dorment dans
[feuillag
C'est l'heure où l'on oublie un instant le malhe
Où, plus calmes, les flots sur la grève se brise
Où les barques s'en vont, glissant avec langue
C'est l'heure où les baisers impuissants s'éter
[sent
Où la fraîcheur du soir caresse les bras nus,
Où la femme apparaît plus pâle au clair de lun
Les sourires, les pleurs ne sont plus contenus
La tristesse descend dans les yeux de chacun
[blanc
L'heure où meurent les fleurs sur les corsage
Où, suspendue au bras de son ami qui chant
La jeune fille passe et repasse à pas lents,
Devient silencieuse et vaguement dolente.
[est entré
C'est l'heure où, dans ma chambre, un peu bien
L'heure où j'ai ressenti la chaleur de ta joue
Contre ma joue, et l'heure où je fus pénétré
Du mal d'aimer toujours qui de l'être se joue
[bra
C'est l'heure où je pensais reposer dans t
Où, croyant murmurer ce que je viens d'écrir
Tu m'écoutais parler et répondais bien bas
Des mots délicieux, expirants, que j'aspire.

André MARCEL.

Les doux noms. — Ah ! vois-tu, je t'aime bien, m chou !

— Oui, oui, tu m'appelles mon « chou » pour tirer une carotte, dis ? Mr.

Connu ! — Oh ! je le connais bien, cet hypocrite. Il vous passe la main dans le dos, par devant, et vous crache à la figure, par derrière ! Mr.

ADAM DANS LE PÉTRIN

Fantaisie communiquée par un vieil abonné.

L'ORIGINE des mitrons — ou des bo langers, pour être respectueux à l'égar des chevaliers de la miche — remon à la plus haute antiquité, et l'on peut souten carrément que notre ancêtre le plus reculé, dam, était déjà du métier, puisqu'il est di « Tu mangeras ton pain à la sueur de t front ». Or, Adam était le seul homme sur terre à ce moment-là. Il devait donc connaît le pétrin et savoir mettre la main à la pâ pour faire son pain lui-même, s'il ne voula pas mourir de faim. Par conséquent, Adam éta boulanger, et il n'était pas plus fier pour ce

Mais Adam n'était pas ambitieux. Son co merce allait bien; il était lui-même son meille client; jamais il ne lui restait de la vieille ma chandise; personne ne prenait à crédit; les v rificateurs des poids et mesures n'étaient p encore inventés et la hausse ou la baisse d farines le laissaient froid.

Il aurait pu être parfaitement heureux, si petit incident n'était venu jeter le trouble da sa paisible existence.

Par suite d'un tremblement de terre, son veil-matin s'était détraqué, et comme Ad n'avait pas encore de gosses pour rempla le réveil, il lui arrivait souvent de rester dormi, et de « béder » sa première fournée. matin, c'était même près de neuf heures qu il descendait à son four. Comme toujours, qua on est en retard, tout allait de travers. Le de Bret faisait défaut, comme par exprès, toute une boîte d'allumettes phosphoriques y p

sait avant qu'il ait réussi à allumer le réchaud à gaz pour faire son café.

— Poison de métier ! s'écria-t-il en frottant sa dernière phosphorique; c'te fois j'en ai assez ! Y a pas à dire, c'est rudement vrai quand on dit : « Il n'est pas bon que l'homme soit seul ! »

Et, comme il n'y avait pas encore de *Feuille d'Avis* à ce moment-là, Adam s'en alla au jardin, arracha une plume à un oiseau du paradis, la tailla, et, de sa plus belle ronde, confectionna l'écriteau suivant, sur le verso d'un tableau réclame de « Bourgeons de sapin » :

ATTENTION !

Jeune homme de bonne famille, seul sur la terre, ayant des goûts modestes et du bien au soleil, engagerait une jeune fille pour aider au ménage, éventuellement pour mariage. Fortune pas nécessaire. Se présenter personnellement au rez-de-chaussée, première porte à gauche. Sonnez fort ! Prenez garde aux serpents !

Cette affiche fut pendue à la grille du Paradis, et Adam attendit les évènements, le cœur palpitant. Deux fois, déjà, il avait eu une alerte. Croyant qu'on avait sonné, il s'était vite regardé dans la glace pour voir si sa feuille de vigne était convenable, puis était sorti tout « grebolant » de peur.

C'était un serpent à sonnette qui lui avait fait cette frayeur.

Dzim ! Dzim ! Dzim !

— Ça y est, c'te fois !

Adam, tout émotionné, sort en courant et se heurte, dans le corridor, à une puissante luronne.

— Vous m'excuserez, Mademoiselle, mais on n'y voit pas tant clair par là. Je ne vous ai pas fait mal, au moins ?

— Pas seulement ! Est-ce ici qu'on demande une jeune fille pour tout faire ?

— Peut-être bien que oui. Entrez-voir !

C'était une bonne fille, toute simplette, si tellement même qu'elle n'avait mis qu'un léger gredon en cotonne, et encore qu'il lui était trop petit.

— Ça va bien, se dit Adam; elle veut au moins pas me ruiner avec ses toilettes.

Et, pour entrer dans ses bonnes grâces, il va à la boulangerie, revient avec le bocal des caramels à la bise, et lui dit :

— Piquez-en voir une !

C'était Eve, une fille du même village, orpheline de père et mère; personne ne savait au juste comment elle était là. D'après son accent, elle devait venir de La Côte. En tout cas, elle avait rude bonne façon.

Adam et Eve avaient d'abord eu fait de s'arranger. Elle s'occupait du jardin, qui en avait bien besoin. Du premier coup, elle avait vu que ça manquait de branlettes, sans compter qu'il n'y avait pas même un carreau de rhubarbe.

— C'était le moment que j'arrive, se dit Eve.

Elle donnait aussi aux poules, raccommodait les camisoles d'Adam et lui repassait ses feuilles de vigne pour le dimanche. Comme elle était toute seule, n'ayant personne pour « cotterger », elle faisait un tas d'ouvrage, qu'Adam en était tout content et finit par l'épouser.

Une noce toute simple.

— A quoi bon faire du fla-fla, se dit Adam, puisqu'il n'y a personne qu'on pourrait faire « bisquer » !

Et le soir, après avoir fait un tour dans le Paradis, et grignoté quelques groseilles, ils allèrent se coucher, après avoir bien « cotté le clédar ».

Pour commencer, le ménage allait joliment bien. Eve était travailleuse. Lui, n'allait jamais à la pinte, et comme ils ne payaient point de loyer ils mettaient joliment d'argent de côté ! Mais, au bout d'une lune de miel de trois semaines, une niaise éclata entre les deux époux pour une pécadille de rien du tout.

Adam avait planté un pommier d'une nouvelle sorte, et justement cet été-là la première pomme allait être mûre. Adam était curieux de savoir si ce serait une « bovarde » ou bien une « chataigne ». Il se réjouissait de goûter cette première pomme et il avait défendu à sa femme d'y toucher.

Mais Eve, curieuse et gourmande — comme toutes les femmes le sont... depuis — avait déjà reluqué le fruit défendu, et mangea la pomme.

Mais Adam s'était méfié. Il chercha sa femme dans le jardin :

— Eve, où es-tu ?

— Hou-hou ! coucou !...

— Où te tiens-tu, finalement ?

— Ici, mais je ne peux pas venir, je suis toute « coffe » !

Adam finit par trouver sa femme, en train de croquer la seule et unique pomme.

— Té bourlè por on avale-royaume dè fenna !

— Mais, c'était pas une « chataigne », c'était une « bovarde » !

— Pas vrai, tu n'y connais rien !

Et patati, et patata, si bien que, depuis ce jour-là, ça n'alla plus du tout. Adam faisait la « potte » toute la journée; elle lui tournait le dos.

Au bout de huit jours, la vie devenait tellement insupportable qu'Adam, qui était au fond bonne pâte, se levait à une ou deux heures du matin, soi-disant pour aller pétrir, mais surtout pour avoir la paix.

C'est depuis ce jour-là que les boulangers ont pris l'habitude de travailler pendant que nous autres on dort.

Et c'est à cause d'une femme trop gourmande que les hommes sont dans le pétrin à partir du jour où ils entament la miche conjugale.

F. W.

QUE D'EAU !... — Il y a quelque quarante ans, une bonne femme de Bercher est invitée par son neveu à venir en char au 23me, voir le lac.

En arrivant à Lutry, son neveu lui dit :

— Tanta, vaitcé lo lé !

Et la tante de se cramponner aux jupes de sa voisine de char et de dire :

— Eh ! mon Dieu ! è-te que tot cein l'è de l'idye ?

A la caserne. — Un officier à un soldat :

— Que faites-vous dans la vie civile ?

— Je suis journaliste, mon capitaine.

— Journaliste... journaliste... Après tout, il n'y a pas de sot métier. **Mr.**

Au tribunal. — Le président à l'inculpé :

— Comment vous appelez-vous ?

Le prévenu, modestement :

— Oh ! m'sieu le président, mon nom ne vous dirait rien. **M. C.**

L'ŒUF D'OR

3

— Oui, David, je suis la fée Paquerette, la fiancée éternelle du Chevalier Printemps, qui me précède, vêtu de velours vert et chantant toujours, toujours, le rondel d'amour. C'est moi qui veille sur les nids et enseigne aux oisillons les premières notes de leurs chansons et les premiers gestes de leurs vols. C'est moi qui, le matin, asperge de rosée les fleurettes délicates, redresse leurs tiges encore lasses, ouvre d'un baiser leurs corolles, et donne, aux plus modestes, le trésor des parfums. C'est moi qui réveille doucement les écureuils, les marmottes et toutes les petites bêtes inoffensives qui, pendant la longue nuit d'hiver, dorment dans les terriers secrets. C'est moi qui ouvre, de mes doigts légers, la chrysalide des papillons et déplie leurs ailes froissées... Et bien d'autres devoirs, car le travail ne me manque jamais...

Ici, la fée s'interrompit, songeuse et quelque peu attristée.

— Ce serait une indicible joie si je n'avais autant d'ennemis, dit-elle en soupirant.

— Des ennemis, s'exclama Durgniat, incapable d'imaginer que si exquise personne ne fût pas aimée de chacun.

— Sinon moi-même, du moins ceux que je protège. Le gel anéantit mes fleurs, les bêtes de proie s'attaquent à mes oiseaux, à mes écureuils, à mes marmottes... Que de peines pour en préserver un petit nombre ! Mais le plus cruel de tous, le plus mauvais, le plus rusé, le plus acharné, le plus inexcusable, c'est l'homme !

Fée Paquerette parlait d'une voix tremblante et ne cherchait point à dissimuler sa colère.

— C'est un gredin, reprit-elle, un vrai gredin. Il tue par plaisir. Il massacre par cupidité. Il organise la destruction, il la rend inévitable. Tout cela pour gagner un peu d'or... De l'or ! De l'or ! De l'or ! Toujours sans cesse, même refrain. Et toi-même, tout-à-l'heure, pourquoi courais-tu après l'œuf qui me sert de véhicule lorsque je veux glisser sur la neige ? Oui, pourquoi, si ce n'est qu'il t'a paru précieux ? Tu l'as convoité parce qu'il brille. Tu l'aurais brisé, dépecé, fondu, réduit en menues piécettes, n'est-ce pas ?

A ce moment, devant l'irritation de cette jolie fée, David Durgniat eût aisément donné la valeur de l'œuf merveilleux pour n'être pas un de ces gredins d'hommes. C'est qu'elle n'avait point l'air commode, la petite personne ! Machinalement, il se retourna vers la paroi, cherchant si, par hasard, l'issue était réapparue. Cela fit rire la fée et apaisa sa colère.

— Tu as peur ? demanda-t-elle.

— Non, certes !

— Bravo ! Tu es fier. J'aime ça. Eh ! bien, mettons que tu n'as pas peur, mais que tu voudrais bien être loin d'ici... Qu'en dis-u ?

— Ma foi, c'est clair. On m'attend au village.

— Ne crains rien. Tu vas y retourner. Je ne saurais que faire de toi et ne veux point te garder. Mais je désire que tu conserves un bon souvenir de la fée Pâquerette. Tu es un honnête garçon. L'âge ne t'a rendu encore ni trop cruel, ni trop cupide. Promets simplement de protéger ceux que moi aussi je protège : bêtes et plantes inoffensives, mais toujours menacées. Le promets-tu ?

Loyalement, David Durgniat répondit :

— Je le promets.

—Merci.

Alors, d'une voix très douce et dans une langue que David ne comprit pas, la fée modula une phrase harmonieuse. Aussitôt, une tourterelle vola sur son épaule. L'oiseau tenait au bec un minuscule œuf d'or que sa maîtresse prit délicatement.

— Voici, dit-elle, un talisman. Je te le donne. En l'invoquant, tu pourras choisir la carrière dans laquelle tu souhaiterais de réussir et tu réussiras. Mais, prends bien garde : ce talisman ne t'obéira qu'une fois, une seule fois. Réfléchis donc avant de l'utiliser. Il y va du bonheur de ta vie. D'autre part, si tu manques à ta parole en ce qui concerne mes protégés, ce bonheur s'évanouira pour jamais.

Le petit œuf d'or au creux de la main, David Durgniat demeurait silencieux, moitié figue, moitié raisin. L'autre, le gros, lui avait joué un si méchant tour que ce diminutif le tentait peu.

— Tu n'as pas l'air content ? interrogea la fée. Souhaiterais-tu quelque autre chose ?

— Non, mademoiselle, non !

— Dans ce cas, pourquoi donc fais-tu si triste mine ?

— C'est que... mademoiselle... mademoiselle la fée... Je suis tout entrepris. Vous me dites de choisir mon sort. Je voudrais bien; mais je ne sais pas. Comment choisirais-je, ayant si peu vécu, si peu vu, si peu entendu ? Je ne suis guère sorti de nos montagnes. Quelquefois, je descends à Aigle ou à Bex, avec le père, mener des billons de sapin... On y reste une ou deux heures, pas plus. L'an passé, je suis allé sur Berne, à Zweisimmen. Et c'est tout. Comment pourrais-je devenir autre chose que ce que je suis, si je n'ai rien pour me guider.

La fée sourit.

— Très bien raisonné, David, approuva-t-elle.